

## Éditorial Michèle Hédin

Adhérent à l'association depuis 2018, Joël Pailhé avait rejoint, en juin 2019, le comité de rédaction de *L'Eustache d'encre* – coordonné depuis juin 2011 par Michel Seva, secrétaire de l'association du cinéma. Dans le numéro 52, son article analysait les ambiguïtés du film *Sur les Quais* (Elia Kazan, 1954), face au maccarthysme. Depuis la même date, Joël était inscrit aussi aux deux Unipop, auxquelles il assistait assidûment. Il nous a quittés au mois d'août et c'est pour nous une évidence de lui dédier ce numéro. Nous garderons le souvenir d'un homme discret, cultivé et curieux de tout, les sujets de ses articles en témoignent.



Lorsque ce numéro paraîtra, vous aurez peut-être assisté à la soirée de présentation du prochain Festival international du film d'Histoire sur le thème **Secret et mensonge** qui se déroulera à Pessac **du 18 au 23 novembre** et, pour les scolaires du premier et du second degré, dès la reprise des vacances de

Toussaint, dans les cinémas de proximité de la région Nouvelle-Aquitaine. 35<sup>e</sup> édition depuis sa création en 1990, cette manifestation vous permettra d'assister à la conférence inaugurale de David Colon sur le thème : « **La guerre de l'information : secret et mensonge dans le monde contemporain** », ainsi qu'aux tables rondes organisées par la revue *L'Histoire*, dont les résonances actuelles ne vous échapperont

pas : « *Fake-news, du Moyen Âge aux réseaux sociaux* », « *De l'URSS à la Russie, la règle du mensonge* », « *Secrets d'Église* », « *Secrets de famille* ». Sans oublier les 80 films et les nombreux débats, cafés historiques et séances spéciales (pour lesquelles vous recevrez une invitation), ainsi que de nombreux/euses invité·e·s que vous aurez l'occasion de croiser...

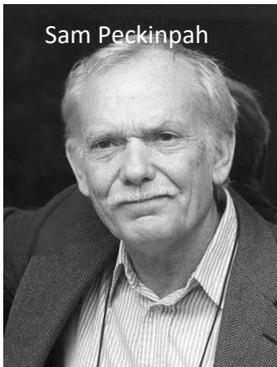
Au sommaire de ce nouveau numéro de *L'Eustache d'encre*, outre le rappel des autres activités de Joël Pailhé (voir les articles de **Philippe Frontier** et **Michèle Hédin** en pages 9 et 10), vous retrouverez nos chroniqueurs et chroniqueuses habituel·le·s : **Céline Thibaut** évoque avec Zane Lukina les expositions qu'elle monte dans le hall du ciné ; avec sa malice habituelle, **Hélène Hanusse** s'intéresse à un personnage très présent sur nos écrans ; **Patrick Serval** fait un point sur le parc des salles de cinéma en France et en Gironde ; **Claude Aziza** poursuit son panthéon aux grands disparus avec le portrait de Sam Peckinpah ; **Esmeralda et Progrès Travé** évoquent quant à eux le thème de la 26<sup>e</sup> édition du Mois du film documentaire et nous invitent à la rencontre organisée par Cinéréseaux le vendredi 7 novembre autour d'un des films de la sélection. **Christiane Gardéнал**, **Marie-José Fernandes** et **Michelle Largeteau**, toutes trois bénévoles sur le stand du Jean Eustache lors de la journée *Commerces en fête*, le 11 octobre, se sont livrées à un exercice de style très cinéophile ! Et toujours les notes de lecture de Michèle Hédin avec la liste des livres participant au Prix du livre d'Histoire du cinéma 2025, le photoscope de Catherine Vincent, et notre nouvelle rubrique du courrier des lecteurs que suivent avec grand intérêt **Hervé Bry** et **Philippe Frontier**.

Bonne lecture !

# Sam Peckinpah (1925-1984)

## Du côté des perdants

Claude Aziza



La tendance générale du western – de ses débuts à la Seconde Guerre mondiale – est de voir dans le « westerner » un « pied-tendre » qui accomplit autant de rites d'initiation – caravanes, attaques d'indiens, *gunfight*... – avant la nécessaire intégration dans

la société américaine, du côté de la loi et de l'ordre. Cette tendance a pourtant commencé à s'inverser dans les années 1950. Sans doute avec *Le train sifflera trois fois* (1952), dont le personnage central, Kane, incarné par un Gary Cooper déjà mûrissant, était un shérif au bord de la retraite, pour cause de mariage tardif, il est vrai.

Dix ans plus tard, avec *Coups de feu dans la sierra*, un débutant, Sam Peckinpah, aux ascendances mythiquement indiennes, chante un hymne amer à la vieillesse. Pour tous ceux qui refusaient de croire, en cette année 1962, à la fin du western.

*Coups de feu dans la sierra* (traduction naïve de *Ride the High Country*), de ce réalisateur inconnu, résonnait comme une confirmation éclatante. Pourtant il avait déjà une longue carrière derrière lui : dialoguiste, scénariste, assistant-réalisateur ; puis, à la télévision, créateur de séries de western, comme *Broken Arrow* et *The Westerner*. Il avait même tourné, l'année précédente, un premier film, *New Mexico*, un western que l'on vit en France bien des années après.

*Coups de feu dans la sierra* resta donc comme le symbole d'un nouveau type de western, où le souci du vrai remplaçait celui du vraisemblable (une course entre un chameau et un cheval, un tribunal de mineurs, un bordel de campagne). Le scénario en était simple : deux vieux amis, un shérif et son adjoint, tous deux à la retraite, se retrouvent, le temps d'un coup foireux que l'ex-shérif tente d'empêcher.

Interprété par deux vétérans du genre, John McCrea et Randolph Scott, le film insistait – sans pudeur – sur les infirmités de l'âge : rhumatismes, presbytie, courbatures diverses. Certes, le cœur tenait bon, mais le corps ne suivait plus. Bravant déjà tous les tabous du genre – les vieux oscillent entre les radoteurs pittoresques (par exemple, le Dumpy de *Rio Bravo*) et les fous dangereux (comme le brigand de *L'Homme de l'Ouest*) –, Peckinpah mettait le comble au sacrilège en envoyant à la mort le héros vieilli, mais sans tache. Si le crime ne payait pas, la vertu non plus.

Il fallut un peu plus de temps – et quelques autres westerns – pour comprendre que Peckinpah était hanté, fasciné par les limites d'un genre qui ne pouvait s'inscrire que dans celles d'un cadre : la conquête de l'Ouest.

Que pouvait bien alors signifier le mot « western », quand le cadre étant clos historiquement, on continuait pourtant d'appliquer les mêmes recettes ? Autrement dit, peut-on à la fois filmer le crépuscule d'une époque historique et celui d'un genre en se servant – à la perfection – des règles qui contribuèrent à le fonder ? La réponse fut ici exemplaire : une intrigue classique, minée de l'intérieur par la présence sur l'écran de ceux qui furent, par leur immense filmographie, les plus illustres représentants du western.

Joël McCrea et, surtout, Randolph Scott, deux vieux routiers qui ne purent jamais devenir capitaines, trouvent, dans un monde qui n'a plus besoin d'eux, que ce soit dans les années 1880 ou 1960, une fin épique et dérisoire. Car le cinéma de Peckinpah est un cinéma de dinosaures. Caciques Park.

L'un (*Major Dundee*, 1965) y mène sa petite guerre personnelle contre les Sudistes, contre les Apaches, contre les Français, contre lui-même. L'autre (*Un nommé Cable Hogue*, 1970) s'est attaqué au désert, sans eau et sans monture. Ceux-là

(*La Horde sauvage*, 1969) pensent que, dans un Ouest devenu trop policé pour être malhonnête, le seul espace de liberté se trouve dans ce Mexique où l'on s'imagine que tout est permis. Même et surtout envers les femmes (*Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia*, 1974).

On a vu dans *La Horde sauvage* (1969) la main du western italien : ralentis racoleurs, abus d'hémoglobine, etc. Et, de fait, le disciple de Sergio Leone, Tonino Valerii, rendra, dans *Mon nom n'est Personne* (1973), un double hommage à *La Horde sauvage* et à Peckinpah. Pourtant, cette double influence ne doit pas être surestimée. Ce que Peckinpah veut dire inlassablement – et il le dira à nouveau dans *Un nommé Cable Hogue*, dont le héros, retiré des voitures, finit symboliquement écrasé par le signe même de ce monde qu'il ne reconnaît plus –, ce qu'il veut dire donc, c'est que la violence fait partie intégrante de l'univers (à cet égard, un film comme *Les Chiens de paille*, 1971, est exemplaire). Devant cette violence, l'âge ne peut rien. Qu'on s'y oppose ou qu'on y participe, une seule issue : la mort.

Car tous les héros de Peckinpah sont en retard d'une guerre. Qu'ils sont en train de perdre (*Croix de fer*, 1976) ou dont ils ne comprennent plus les règles (*Tueurs d'élite*, 1975 ; *Osterman Weekend*, 1983). Même quand ils réussissent à s'adapter, ils sont perdants, ayant transgressé leurs valeurs morales (*Les Chiens de paille* ; *Pat Garrett et Billy le Kid*, 1973).

La violence semble alors le seul moyen de sortir d'une impasse où le cinéaste a installé ses personnages, d'où la réputation qui lui fut attachée. Mais cette violence, certes omniprésente, n'arrive pas à cacher l'attachement de Peckinpah pour ses créations. Regardons, par exemple, le début d'*Un nommé Cable Hogue*. Cable a renoncé à survivre dans le désert, il s'est laissé tomber à genoux. Ses prières trouvent alors leur récompense : l'empreinte humide de son talon prouve la présence d'une source, eau miraculeuse qui sera comme un nouveau baptême.

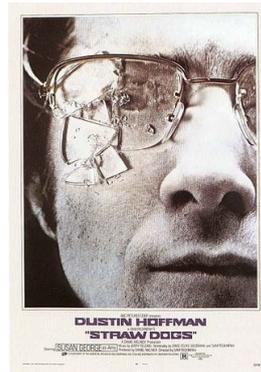
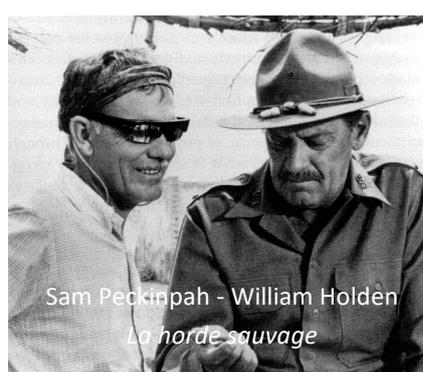
Ce désir de combattre un désert que l'on sait contraire et qui va conduire à une mort exemplaire est souvent aidé par la présence d'une femme, sur la

quelle Peckinpah porte un regard plein de tendresse. Femme victime, en proie à la brutalité masculine, vendue à une brute (*Coups de feu dans la sierra*), ou s'offrant pour nourrir son enfant (*La Horde sauvage*). Cette femme qui n'a pas pu sauver Dundee ni Cable Hogue, se révèle, dans *Guet-apens*, 1972, la partenaire idéale, celle qui permet au loser qu'est Steve McQueen (interprète déjà, la même année, de *Junior Bonner, le dernier bagarreur*) de conjurer la malédiction.

Comme si la violence de Peckinpah était juste une impossibilité à trouver dans le western, et dans le monde qu'il est censé représenter, la complémentarité des deux sexes que l'univers de la série noire lui apportera.

On pouvait alors penser qu'après la catharsis sanglante et finale de *La Horde sauvage* ou de *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia*, Peckinpah aurait pu, enfin, faire revivre le western. Il n'en eut pas le temps : en 1984, il est mort brutalement, sans doute toujours du côté des perdants.

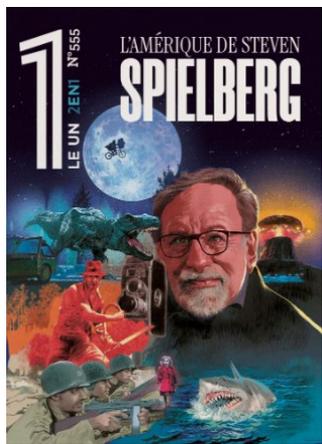
Au moins aura-t-il pu faire sortir le western du chemin qu'on lui avait tracé, pour le rendre définitivement adulte. Mais sans doute était-il trop tard, et ses westerns sont autant de films crépusculaires à la gloire d'un genre désormais moribond.



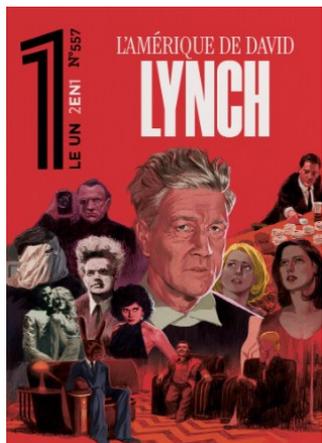
# La série estivale de l'hebdomadaire *Le 1* L'Amérique de cinq cinéastes d'aujourd'hui

*Michèle Hédin*

Si vous les avez ratés au mois de juillet, précipitez-vous chez votre marchand de journaux préféré pour essayer de voir s'ils sont encore disponibles ! Les numéros 554, 555, 556 et 557, respectivement consacrés à Quentin Tarantino, Steven Spielberg, Sofia Coppola et David Lynch, sont des petits bijoux d'analyses plus pertinentes les unes que les autres. On croit les connaître et on découvre des aspects inattendus de leurs œuvres.



Déjà, pour 4,90 €, vous avez droit à un numéro double dont les pages intérieures contiennent deux affiches de leurs films iconiques : *Kill Bill* et *Death Proof/Boulevard de la mort* pour Tarantino, *ET* et *Jaws/Les Dents de la mer* pour Spielberg, *Lost in Translation* et *Virgin Suicides* pour Sofia Coppola, *Twin Peaks* et *Mulholland Drive* pour David Lynch.



Une diversité de points de vue

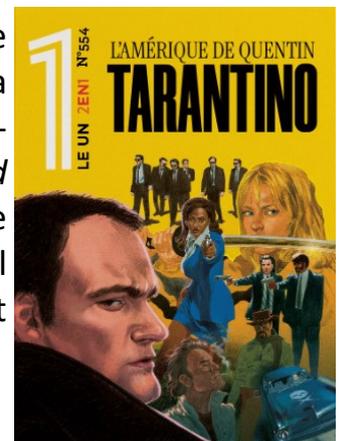
Mais l'intérêt dépasse ce plaisir immédiat de l'image. Outre les rubriques habituelles de

l'hebdomadaire (les repères, le zoom, le zakouski et l'entretien), les contributions sont celles de journalistes, de réalisateurs et réalisatrices, de chercheuses en littérature et en cinéma, de philosophes et d'une psychanalyste, et parfois surgit un texte original du réalisateur lui-même. Le tout constitue un kaléidoscope de l'œuvre cinématographique de chacun, notamment dans le rapport qu'il en-

tretient avec le pays dont il nous offre un portrait singulier.

C'est ainsi que le philosophe Richard Greene évoque pour Tarantino « *l'expérience cathartique que nous désirons* » ; à propos de Spielberg, le journaliste Éric Libiot s'interroge : « *De qui suis-je l'Autre ?* », avançant que « *l'altérité selon Spielberg, c'est apprendre tout de l'autre jusqu'à craindre de le combattre* » ; pour l'universitaire Anna Backmann Rogers, « *Coppola nous introduit dans l'espace intime et secret des jeunes filles* » tandis que le philosophe Éric Dufour s'intéresse à « *cet obscur objet du cinéma lynchéen* ».

David Lynch sera d'ailleurs à l'affiche de l'Unipop Arts, Littérature et Cinéma le jeudi 5 février 2026 avec la conférence de Francisco Ferreira « **Mulholland Drive, l'impossible analyse** ». Pour ceux qui ne l'auraient jamais vu, il est conseillé aux éventuels lecteurs de *Le 1* de réserver **pour après** la lecture de l'article de Clotilde Leguil « *Mulholland Drive aux confins du rêve et du cauchemar* » car il dévoile largement l'intrigue du film.



À vous de jouer

Le titre de chaque dossier est en lui-même révélateur, il ne sera pas difficile de l'associer à chaque cinéaste :

*Du sang et des armes*  
*Vertiges et confusions*  
*American Girls*  
*L'Humanité en question*  
De belles découvertes en perspective !



# La nouvelle vitrophane du Cinéma Jean Eustache





De prime abord, c'est le titre qui attire et intrigue. Sélectionné pour le *Prix du Livre d'Histoire du Cinéma 2025*, voici un « petit » ouvrage (par le format et le nombre de pages, seulement !) qui propose une approche très originale de la représentation et de la signification des larmes au cinéma. Que celui qui n'est jamais allé voir un film de Douglas Sirk – roi du mélodrame de mon adolescence – sans une provision de mouchoirs jetables lève le doigt !

### Une question d'éthique

Dès le préluce, Philippe Roger, qui enseigne l'histoire et l'esthétique du cinéma à l'université Lumière Lyon 2, affiche la conception qu'il en a : « [Dans le cinéma] *ce qui importe relève d'une décision morale de montrer ou non, et si l'on prend la décision de montrer, la façon de le faire devient déterminante ; c'est que la relation qui fonde l'acte cinématographique se construit avec le spectateur, autant qu'avec l'acteur. Si le cinéma fait voir, il doit d'abord se demander ce qu'il ne montre pas, et pour ce qu'il accepte de montrer, le comment l'emporte alors sur toute autre considération. [...]* Un personnage pleure, que faire ? Montrer ou non ? Suggérer, mais comment ? Le surgissement du pleur condense tout ce qui importe en matière de cinéma. »

### Près d'un siècle de cinéma

De *La Passion de Jeanne d'Arc* (Carl Dreyer, 1928) à *Battement de cœur* (Lee Chang-Dong, 2022), Philippe Roger a rassemblé une vingtaine de films dus à quatorze cinéastes qu'il considère comme des « poètes de l'écran ». Pas d'ordre chronologique dans ce panorama qui comprend des réalisateurs français aussi divers que Jean Grémillon, Robert Bresson, Jean Cocteau, Jean-Luc Godard et Alain Resnais, des Américains (Douglas Sirk, Todd Haynes) mais aussi un Danois (Carl Dreyer), deux Japonais (Kenji Mizoguchi et Mikio Naruse), un Tchèque (Oldřich Lipský) et un Sud-Coréen (Lee Chang-ong). Et à égalité avec les films de Grémillon par le nombre de pages qu'il leur consacre, celui de l'immense et inclassable Max Ophüls qui fait l'ouverture du film.

*Le Plaisir* (1952), d'après trois nouvelles de Guy de Maupassant, occupe une place primordiale parmi ceux que Philippe Roger appelle ses « films de chevet », celui qui lui « tient le plus à cœur ». Le chapitre intitulé *Max Ophüls et les larmes du temps* comprend d'abord un rappel de la structure en triptyque du film entier, avant de s'attacher au récit de la communion de la petite Constance à laquelle assis-

tent toutes les pensionnaires de la Maison Tellier. Après la description de l'architecture particulière de la séquence, il analyse en détail le moment où l'une d'elles, Rosa, est au bord des larmes. S'appuyant à la fois sur la mise en scène, faite de nombreux travellings, et l'apport de la musique, l'auteur se méfie de l'utilisation du gros plan pour filmer les larmes, préférant ce qu'il nomme « *les pleurs intérieurs* » de Rosa, « *à la lisière de l'invisible* », ceux qui font comprendre aux spectateurs qu'elle pleure aussi sur son passé.

Une approche tout à fait singulière

« *Le domaine des larmes excède de beaucoup celui de l'affectivité des personnages. [...] Il n'y a pas une seule façon de traiter ce motif esthétique.* » Ce ne sont ni la date ni la nationalité des films qui intéressent l'essayiste. Cette sélection, qui ne compte d'ailleurs pas que des mélodrames, fait pour chaque réalisateur la part belle à une ou deux scènes emblématiques pour lui, révélatrices de la poétique de chacun. Pour en juger, il faut prêter une attention particulière au titre de chacun des chapitres, parfois réduits à deux ou trois pages et parfois étendus à d'autres films, notamment avec Jean Grémillon et Carl Dreyer. Chaque intitulé est un précipité de l'analyse d'une scène dans la logique globale du film et le lien entre chaque chapitre se fait parfois par le nom de l'acteur (Jean Gabin), parfois par celui du scénariste-dialoguiste (Cocteau), parfois par la similitude de l'intrigue (Douglas Sirk et Todd Haynes), parfois par l'opposition du style des réalisateurs.

Après Ophüls, voici par ordre d'apparition :

**Jean Grémillon et les larmes de révélation.** *Gueule d'amour* (1937) – *La Petite Lise* (1930) – *Le ciel est à vous* (1944) – *Le Six Juin à l'aube* (1946)

**Robert Bresson et les chaudes larmes gelées.** *Les Dames du bois de Boulogne* (1945)

**Jean Cocteau et les larmes de diamant.** *La Belle et la Bête* (1946)

**Douglas Sirk et les larmes en miroir.** *Mirage de la vie/Imitation of Life* (1959)

**Todd Haynes et les larmes privées versées en public.** *Loin du paradis/Far From Heaven* (2002)

**Carl Dreyer et les larmes de l'âme.** *Gertud* (1964) – *La Passion de Jeanne d'Arc* (1928)

**Jean-Luc Godard et les larmes cinéphiles.** *Vivre sa vie* (1962)

**Kenzi Mizoguchi et les larmes musicales.** *Madame Oyu/Oyu-sama* (1951)

**Mikio Naruse et les larmes du monde.** *Nuages épars/Midaregumo* (1967)

**Valerio Zurlini et les larmes du film.** *Journal intime/Cronaca familiare* (1962)

**Alain Resnais et les larmes satiriques.** *On connaît la chanson* (1997)

**Oldrich Lipsky et les larmes comiques.** *Happy End/Stastny konec* (1967)

**Lee Chang-dong et les larmes source de vie.** *Battement de cœur/Heartbeat* (2022)

Ce livre, très dense mais subtil et pas austère du tout, a le grand mérite de donner envie de découvrir ou de revoir tous les films dont il parle. Qu'on soit un spectateur cultivé ou passionné d'analyse filmique, ou alors un butineur curieux, on ne les regardera plus de la même façon et notamment ces scènes où l'émotion est à son comble. Un vrai plaisir de lecteur et de spectateur !

ROGER, Philippe. *L'Attrait des larmes*, Yellow Now, mars 2025, 109 p., 14 €

# Un bon début...

*Christiane Gardenal – Marie-José Fernandes – Michelle Largeteau*



Quand vient l'automne, c'est Jour de fête pour les commerçants de Pessac ! Pour la première fois, le cinéma Jean-Eustache participait à cette seconde édition de **Commerces en fête** ; le samedi 11 octobre, entre 10 h et 16 h, nous avons accueilli environ 180 personnes, avec un pic d'affluence entre 10 h 30 et 12 h. Les Visiteurs ont ainsi eu Le Bonheur de découvrir les dizaines d'affiches mises à la vente à 2 ou 3 € ainsi que, Pour Quelques Dollars de Plus, les magnifiques photos d'exploitation, véritable trésor trop peu montré, constitué par les archives conservées depuis 1990 par l'équipe du cinéma. Six personnes ont suivi la visite de la

cabine de projection avec Vanessa et, grâce au matériel prêté par Raphaëlle et Jeanne, les chargées de mission Jeune public, une trentaine d'enfants ont pu découvrir quelques ancêtres du cinéma : thaumatrope, zooscope et autres folioscopes. On peut déplorer le petit nombre de participants aux quizz prévus pour les adultes cinéphiles, mais la présence de notre stand a permis de rencontrer un public différent de celui de la journée des assos mais avec les mêmes demandes : informations sur la gestion du cinéma, les Unipop, formalités d'adhésion à l'association, etc.

La Belle Équipe des bénévoles, malgré tout son Attachement et sa meilleure volonté, n'a pas pu écouler le stock présent sur le stand et la recette fut mince, autour de 200 euros. Cette Journée Particulière s'est joyeusement achevée En Fanfare avec la prestation d'un groupe pessacais.



Nos rédactrices ont caché 10 titres de films dans ce texte. Saurez vous les retrouver ?

Solutions en page 11

# Hommage à Joël Pailhé

Michèle Hédin



Docteur en géographie, professeur à l'université de Bordeaux, Joël Pailhé était également membre de l'Académie du jazz. Il avait publié de nombreux articles, notamment sur les territoires et les déplacements dans l'ex-RDA. En 1998, il avait su conjuguer ses deux centres d'expertise dans un texte « Le Jazz, mondialisation et territorialité » publié dans la revue *Mappemonde*. Ancien collaborateur de *Jazz Hot*, *Jazzman*, *Jazz Magazine* et *Citizen Jazz*, il était un fin connaisseur du travail d'Anthony Braxton et il avait également été l'un des « découvreurs » du saxophoniste Dave Liebman dans l'Hexagone. Son dernier article pour *Citizen Jazz* datait de 2020, au sujet du guitariste Grant Green qui se piquait de funk.

## Un éclectisme certain

Dans *L'Eustache d'encre* n° 50 (octobre 2019), Joël Pailhé revenait sur une manifestation du tout début du cinéma Jean Eustache : *Histoire et mémoire au Jean Eustache. Rencontres jazz cinéma littérature (10-17 avril 1991)*. En février 2020, les remous provoqués par la sortie du film de Roman Polanski relatif à l'affaire Dreyfus l'incitaient à publier dans le n° 54 : *Un regard froid sur « J'accuse »*, dans lequel il revenait sur plusieurs des films déjà réalisés sur le sujet, et mettait l'accent sur la singularité du film de Polanski.

Dans le n° 62 de février 2023, il analysait comment les œuvres de jeunesse Miloš Forman avaient préparé le Printemps de Prague ; dans le n° 64 (octobre 2023), il étudiait de manière géographico-sociologique la diversité des salles de cinéma inscrites dans le dispositif de *L'Unipop de ville en ville* ; le n° 66 (juin 2024) révélait sa passion pour la musique classique et il réfléchissait à l'utilisation qu'en fait le cinéma ; dans le n° 67 (octobre 2024) il revenait sur le film de Boris Lojkine *L'Histoire de Souleymane* pour le comparer à celui de Ken Loach *Sorry We Missed You*, sur un thème similaire, réclamant en fin d'article la création d'un festival du film de sociologie, ou à tout le moins une semaine ! Pour son ultime participation à *L'Eustache d'encre*, dans le n° 69 (juillet 2025), Joël apportait un éclairage historique pour mieux contextualiser *La Chambre de Mariana* du réalisateur Emmanuel Finkiel. Rappelant l'histoire complexe de cette partie de l'Europe centrale, il relevait les approximations chronologiques du scénario sans que cela interfère dans la compréhension globale du film.

Combinant le regard d'un cinéophile et d'un sociologue, Joël traçait dans notre petit journal un sillon particulier. Il nous manque déjà.

# Hommage à Joël Pailhé — Mozart m'a tuer

## Philippe Frontier

Je ne connaissais pas beaucoup Joël Pailhé. Nous avons participé ensemble à quelques comités de rédaction de *L'Eustache d'encre* et nous nous saluons à l'occasion des Unipop Histoire.

Il était présent lors de mon premier comité et souhaitant écrire sur le cinéma tchèque, il s'interrogeait sur la manière de retranscrire les caractères diacritiques utilisés dans les langues slaves avec Word. Je me suis dit : « *Voilà quelqu'un de pointu, précis voire pointilleux.* » Un premier indice de son niveau d'exigence.

Par la suite, à une ou deux reprises, alors qu'étant tous les deux ponctuels au comité de rédaction et que nous attendions nos collègues rédacteurs, nous avons brièvement échangé en tête à tête. Il n'était pas très bavard (du moins avec moi) mais j'avais compris qu'il avait été professeur d'Université et qu'il était passionné de jazz. Étant moi-même totalement inculte en la matière, la conversation avait tourné court car il avait eu l'élégance de ne pas essayer de m'en mettre plein la vue, comme auraient pu le faire certains prétendus érudits.

Venons-en à Mozart.

Dans le numéro 66 de *L'Eustache d'encre*, j'avais commencé une série « Musique classique au cinéma » dont le premier épisode portait sur Beethoven, à la fois le chien et le compositeur. Mon deuxième épisode était consacré à Mozart sous la forme d'un « Top 3 » des meilleures utilisations de Mozart au cinéma où je proposais un classement totalement arbitraire et sans aucune justification. J'ignorais que Joël de son côté préparait un article sur le même sujet : une étude sérieuse et documentée où, à la manière du scientifique qu'il était, il faisait une analyse très détaillée des films où la musique de Mozart était particulièrement marquante. Il n'y a pas eu photo : quand j'ai lu son article dans la maquette du journal, j'ai immédiatement retiré le mien et mis fin à cette série qui n'avait plus de raison d'être. À l'instar de Kubrick qui a asséché à jamais tous les genres de films qu'il a abordés, Joël a fait de même pour les articles traitant de musique classique au cinéma. Il y a des moments dans la vie où il faut savoir être beau perdant.

À tout malheur bonheur est bon puisque je suis passé à la série « Scènes de cultes » avec le succès qu'on lui connaît. Merci Joël.



# Courrier des lecteurs

## Momo et Samir s'amuse à titiller la muse

Bonjour *L'Eustache d'Encre*.

Ci-joint un poème dédié au joli cinéma de Pessac, élaboré à quatre mains, et qu'on aurait pu sous-titrer ACROSTACHE.

Chaque semaine durant toute l'année  
Il s'y passe quelque chose de nouveau  
Ne manquez pas les ciné-opportunités  
En tapant «Webeustache» via Internet  
J'adore voir des films dans ce cinéma  
Et toutes les animations qui vont avec  
Avouons-le, je développe un vrai crush  
Nourri par la lecture de la mini-gazette

Momo VÈZEURYME et Samir LITHON, 21 rue du Poète, Vayres

## La bonne blague de tonton cinéphile

Pour faire sourire l'équipe de rédaction et les lecteurs de *L'Eustache d'Encre*, je me décide à vous transmettre une courte histoire drôle envoyée par un ami.

Deux guêpes discutent :



« J'ai vu une annonce de casting pour un film où des insectes piquent un tas de gens, et ils meurent tous dans d'atroces agonies.

— Ah ouais ! Un truc

genre horrifique, quoi. Et ça s'appellera comment ?

— *Dards et décès*.

— Chouette, je cours dare-dare faire un bout d'essai ! »

K. GOLE, de Marseille

## Courrier d'électeur

On peut dire que le spectateur de la Métropole bordelaise est gâté, question diversité du choix cinématographique. À *l'Utopia*, lieu de culte de la cinéphilie radicale, s'est adjoint récemment l'ex-Festival et nouvelle Lanterne béglaise, à la programmation appétissante. Sans oublier certains multiplexes, dont *l'UGC* du centre-ville, fortement orienté Art et Essai en VO. Et impossible de ne pas mentionner les nombreuses salles indépendantes de la périphérie : *Le Mérignac-Ciné*, *L'Entrepôt* du Hailan, *Le Jean Renoir* à Eysines, *L'Étoile* de Saint-Médard-en-Jalles, *Le Simone Signoret* à Canéjan, *le Favols* de Carbon-Blanc, *les Colonnes* de Blanquefort, et j'en oublie sans doute.

N'empêche, le plus beau, le plus chaud, c'est lequel ? Le cinéma de Pessac, pardi ! Ma 2<sup>e</sup> maison, à laquelle je laisse beaucoup de sous chaque année, sans aucun regret ! Alors des deux mains, des deux yeux et des deux oreilles, au suffrage du meilleur cinéma du monde, je vote pour *le Jean Eustache*. Bravo à l'équipe qui le gère, et à l'association qui le soutient.

R.V., Bry-sur-Marne, en résidence (surveillée) à Gradi-gnan

Pour nous écrire : [leustachedencre@orange.fr](mailto:leustachedencre@orange.fr)

## Titres de films cachés de la page 6

*Un bon début* (A. et X. Molia, 2021)

*Quand vient l'automne* (F. Ozon, 2024)

*Jour de fête* (J. Tati, 1949)

*Les Visiteurs* (J.-M. Poiré, 1993)

*Le Bonheur* (A. Varda, 1965)

*Et pour quelques dollars de plus* (S. Leone, 1965)

*La Belle Équipe* (J. Duvivier, 1936)

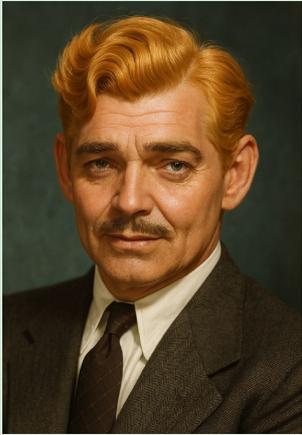
*L'Attachement* (C. Tardieu, 2024)

*Une journée particulière* (E. Scola, 1977)

*En Fanfare* (E. Courcol, 2024)

# Courrier des lecteurs (suite)

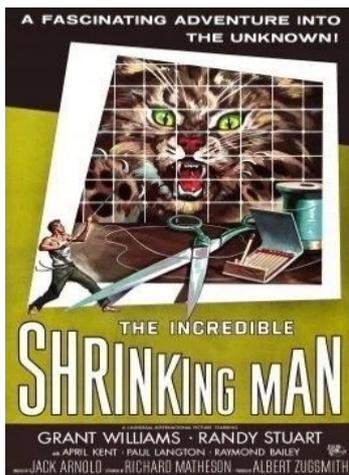
## Droit de réponse



Grande admiratrice du bulletin de liaison de l'association, astucieusement intitulé *L'Eustache d'encre*, qui nous propose à chaque numéro un condensé d'intelligence, de culture et d'érudition, je regrette que vous n'ayez pas mieux vérifié vos sources avant de publier le courrier de Roger Millet affirmant que Clark Gable était chauve. Il est bien connu dans le milieu capillaire que la star avait une abondante chevelure d'un très joli roux irlandais, à laquelle il devait le gentil surnom de Setter Pelers. Merci de publier, si vous l'osez, ce démenti avant que la rumeur enfle avec des conséquences que je n'ose imaginer. Bien à vous.

Murielle Cloutier, Canberra, Australie

## Brèves



*L'Homme qui rétrécit* est un roman (1956) de Richard Matheson, adapté au cinéma, en 1957, par Jack Arnold, puis, en 2025, par Jan Kounen (sortie en salles le 22 octobre 2025).

Résumé : *Plus on devient petit, plus on devient grand.*

Claude Aziza

### Livres en compétition pour le Prix du livre d'Histoire du cinéma 2025

- 1- Pauline Kael, *Écrits sur le cinéma*, Sonatine éditions, novembre 2024
- 2- Aldo Tassone, *Fellini 23 1/2. Tous ses films*, Carlotta éditions, novembre 2024
- 3- Antoine de Baecque, *Bardot*, éd. Les Pérégrines/Icônes, février 2025
- 4- Judith Beauvallet, Axel Cadieux, Quentin Mével, *Un genre à soi. Entretiens avec celles et ceux qui*

*font le cinéma de genre français*, éd. Playlist Society, janvier 2025

5- Jun Lui, *Trente glorieuses du cinéma chinois (Les). Miroir et moteur de l'évolution sociale*, Armand Colin, février 2025

6- Jérôme Pacouret, *Qu'est-ce qu'un auteur de cinéma ? Art, pouvoirs et division du travail*, CNRS Éditions, février 2025

7- Jacques Demange, *Tom Ripley ou le complexe de la surface*, Éditions universitaires de Dijon, janvier 2025

8- Alain Brossat, *L'Imaginaire colonial au cinéma*, Erotopia, février 2025

9- Jérémy Picard, *Agatha Christie. Des romans à l'écran*, Hugopublishing, avril 2025

10- Jacques Demange, *Denzel Washington, en toute(s) conscience(s)*, éd. Carlotta, 24 avril 2025

11- Philippe Roger, *L'Attrait des larmes*, Yellow Now Belgique, mai 2025

12- François Huzar, *Les imaginaires de la Révolution au cinéma*, Presses universitaires de Rennes

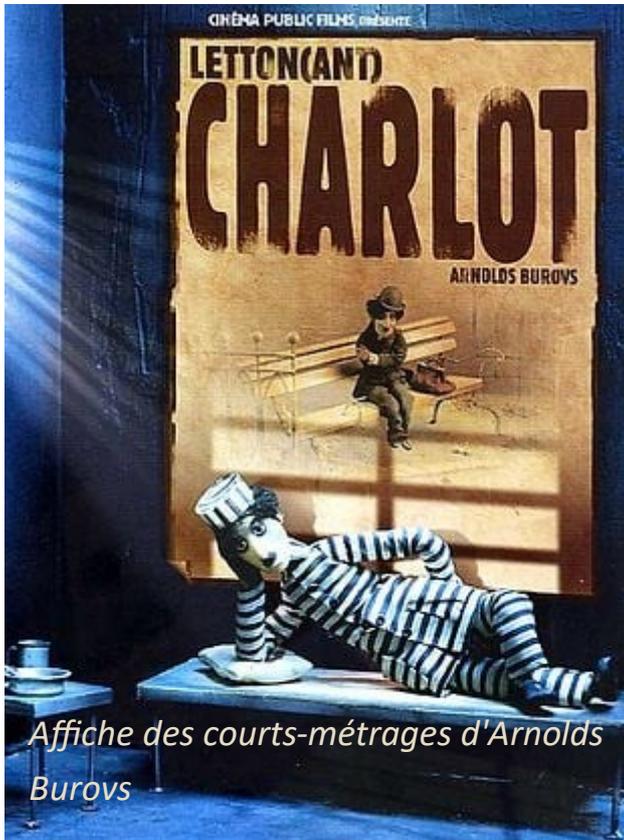
13- Bertrand Dormoy et Jean-François Marie, *En un éclair. Cent ans d'amour du cinéma*, L'Harmattan, septembre 2025

14- Hélène Fiche, *Ce que le féminisme fait au cinéma français*, Agone éditions, septembre 2025

15- Luc Béraud, *Au travail avec Duras, Robbe-Grillet, Rivette et quelques autres*, Marest éditeur, juin 2025

Michèle Hédin

# Les coulisses du Jean Eustache Letton(ante) Zane<sup>1</sup> – Partie I *Céline Thibaut*



Un couloir, c'est bien utile pour circuler d'une pièce à l'autre. Il ne manque pas de synonymes : « corridor », « galerie », « passage ». Justement, le couloir sur le côté du hall du *Jean-Eustache*, sans avoir nullement la prétention d'être une « galerie » au sens artistique du terme, allie grâce à Zane Lukina l'utile (une sortie de secours) à l'agréable... regard esthétique. Et cette employée du cinéma en fait depuis bientôt quatre ans un réel lieu de « passage » métaphorique, peu large certes, mais relié à de multiples imaginaires... Nous avons rencontré cette humble « passeuse » passionnée.

## Comment vous est venue l'idée de ces expositions ?

J'ai débuté fin 2021. À l'époque, je cherchais un lieu d'affichage pour une amie artiste lituanienne, Edita Rakauskaitė. J'ai alors songé au

*Jean-Eustache*, et plus particulièrement à ce couloir, cette issue de secours de 10 mètres sur 3, vacante par nécessité. Mais les deux murs, eux, pouvaient être « meublés », décorés ! Nicolas, le directeur d'exploitation, m'a donné carte blanche pour accessoriser à ma guise cet espace nu. C'est ainsi que l'aventure a débuté.



## Comment en faites-vous la promotion ?

La gazette présente systématiquement l'artiste exposé *via* une brève biographie et signale la date du vernissage (à la fin de la brochure, sous forme d'un bandeau en dessous des grilles de programmes). Autre moyen de publicité, les affichettes dans le cinéma et aussi l'information à un journaliste correspondant

pessacais au journal *Sud-Ouest*. Nous diffusons sur Facebook, Instagram, et bien évidemment sur le site du Jean Eustache, onglet « Le Cinéma », rubrique « Les expositions ».

J'ai vraiment à cœur de diffuser plus largement les expositions aux habitué.es du cinéma. J'ai déjà un listing d'une cinquantaine de personnes, des enthousiastes néophytes, des amateurs d'arts multiples, mais j'en souhaite bien plus, écrivez-moi à [exposition.eustache@orange.fr](mailto:exposition.eustache@orange.fr) ! Je vous répondrai, vous ajouterai à ma publi-liste pour vous tenir informé des expositions, pots et événements à venir.

### Une soirée pour vernir le couloir

Un vernissage initial est systématiquement organisé au *Jean-Eustache*, un mercredi vers 19 h, ouvert à tous sans inscription préalable. Autour d'un pot convivial, en présence de l'artiste et de moi-même, chacun peut grignoter au buffet, picorer les œuvres exposées, glaner des informations auprès de l'artiste, ravi de répondre et d'échanger sur ses œuvres picturales, photographiques ou plastiques. Et même repartir avec sous le bras une création achetée ! Le créateur y est chanceux à plusieurs titres : il se fait connaître localement, partage un moment chaleureux et, avec une once de bonheur, remplit un peu sa bourse. Une participation des exposants (150 euros) est demandée au moment d'accrocher leurs créations.

Au bois d'un mois environ, en synchronisation avec la parution de la gazette, les œuvres non vendues sont décrochées des cimaises.

### Comment s'effectue la sélection ?

Certains artistes viennent directement à nous, nous laissent leur carte/pressbook à l'accueil ou m'envoient un mail. D'autres arrivent à nous par le bouche-à-oreille, des clients du *Jean-Eustache* en particulier. Ce fut le cas pour l'architecte Bruno Piquepal d'Arusmont, qui n'avait jamais exposé auparavant et dont une cliente coutumière du cinéma m'a parlé ! Ses dessins et peintures ont figuré dans notre cou-

loir en novembre-décembre 2022. La diversité est de mise quoi qu'il en soit : diversité de supports, de matériaux, de thématiques, mais aussi de nationalités, de parcours de vie, d'expériences artistiques. Nous donnons d'ailleurs la chance aux jeunes créateurs, ainsi avons-nous souhaité montrer par exemple quelques travaux d'étudiants du master « illustration » de l'université Bordeaux-Montaigne début 2024.

Nous collationnons les propositions et une commission de cinq personnes en moyenne, toutes issues du monde de l'art et étrangères au *Jean-Eustache*, se réunit régulièrement pour discuter de ce qui va être retenu.

### D'où vous vient ce pan artistique adjoint à votre métier ?

Oui, je comprends que cela puisse vous intriguer ! Car je ne suis pas galeriste, et ne l'ai jamais été. Mais j'ai fait l'école des Beaux-arts à Riga, en Lettonie où je suis née et où j'ai grandi... Je vous raconterai tout cela une autre fois si vous le désirez<sup>3</sup>...

C'est vrai qu'au départ, je suis agent de caisse/ de comptoir au *Jean-Eustache* depuis plus de dix ans. J'aime ce poste, où je peux discuter, échanger avec les gens, apprendre d'eux. En parallèle, je commande les affiches, celles que vous pouvez voir au sein du cinéma lui-même, mais aussi celles des deux colonnes Morris sur la place de Pessac, et également à dix autres endroits dispersés dans la ville. Les expositions, je les gère aussi depuis chez moi, chaque exposant m'apporte des nouvelles connaissances et c'est passionnant !

### Pouvez-vous nous dire un mot des affichages présents et à venir ?

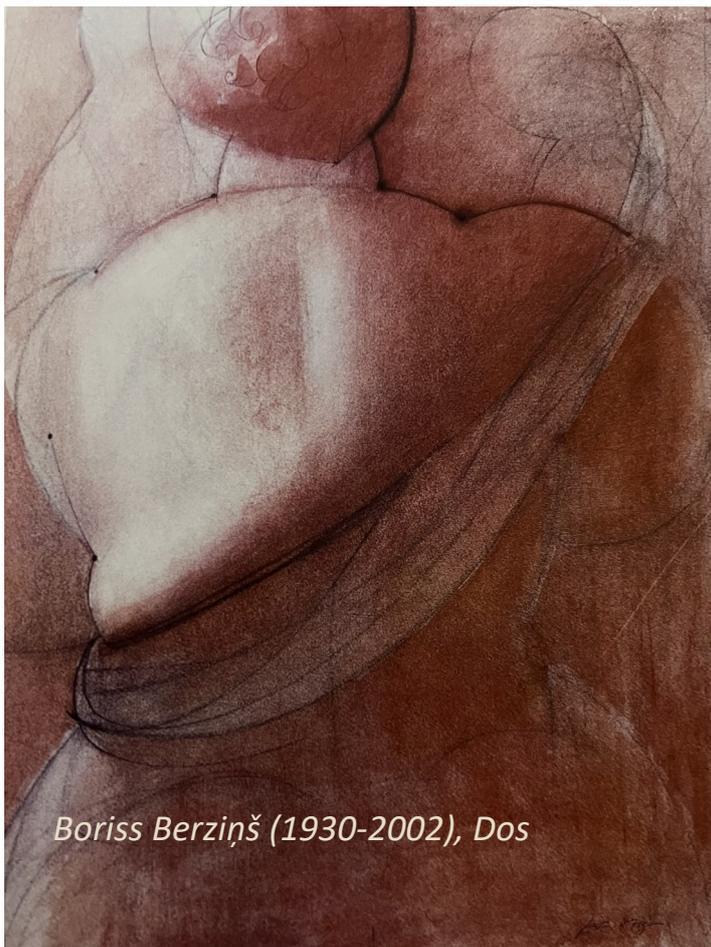
« Éclats de vie », d'Agnès Perruchon, jusqu'au 11 novembre. Cette artiste s'est présentée à moi lors d'un vernissage au cinéma, justement, et m'a laissé sa carte. Illustratrice de formation, elle propose au spectateur des huiles sur toile où les contrastes ombre/lumière se font écho pour expulser

(exprimer?) la puissance de la nature, des éléments. Son vernissage, qui a eu lieu le 17 octobre à 18 h 30, fut d'autant plus réussi qu'il fut original, accompagné par un petit moment musical.

En décembre nous accueillerons un artiste pessacais, ingénieur de métier : Julien Gavard.

Un artiste, mort ou vif, que vous auriez rêvé exposer ?

J'adore l'artiste letton Boriss Berziņš, décédé en 2002 à Riga. Mon pays y résonne de par les couleurs qu'il utilise, beaucoup de nuances de marron, terre de Sienne... Et de par les lieux représentés, le sauna par exemple. On y trouve nombre de femmes stylisées, bien en chair, « la forme qui déforme », avec une forte empreinte cubiste.



Boriss Berziņš (1930-2002), *Dos*

Nous laissons Zane Lukina à son atypique et foisonnant « 10 mètres sur 3 ». Déjà, nous direz-vous ? Oui et non. Car la prochaine fois, ce sera sur une terre de 64 589 kilomètres carrés que nous la retrouverons... Zane n'a pas fini de nous (l)étonner !

1. Titre inspiré du programme de courts-métrages d'animation *Letton(ant) Charlot* du cinéaste letton Arnolds Burovs, en 2005. Ce dernier est considéré comme le père fondateur de l'animation lettone.
2. Sur : <https://www.webeustache.com/le-cinema/les-expositions/>  
Cette rubrique recense toutes les expositions passées et présentes, depuis son baptême (réussi !) en octobre 2021.
3. Ah oui alors, qu'on le veut ! Patience... le prochain Eustache d'Encre vous contera sa jeunesse lettone, ses multiples cordes artistiques, mais aussi ses incroyables aïeux, ses pérégrinations géographiques et son attachement profond à sa terre, son histoire cahotique, ses coutumes. L'Étonnante Zane, partie II !!



*Couloir d'exposition du Jean-Eustache (avec les travaux d'Agnès Perruchon)*

# En moyenne...

## Patrick Servel



L'autre jour, lors de l'une de nos réunions de rédaction du numéro que vous êtes en train de dévorer, nous arrivâmes, je ne sais pas par quel tortueux chemin, à évoquer la fréquentation dans les salles de cinéma. Le débat portait sur le nombre de spectateurs moyen à chaque séance de cinéma : certains évoquèrent (à la lumière de leurs expériences où certains jours, ils s'étaient retrouvés seuls ou quasiment seuls), un nombre qui leur permettrait de comptabiliser l'ensemble des doigts de leurs deux mains. D'autres y ajoutèrent les doigts de leurs pieds.

Il ne nous était pas possible de rester dans cette intenable incertitude.

De retour devant un clavier, d'ordinateur je

vous rassure, je décidai de faire appel non pas à l'IA, mais à ce qui me reste de capacité cérébrale : mon salut vint du site du CNC, centre national du Cinéma, et depuis quelques années déjà, également celui de l'image animée.

Un superbe fichier de type `xs/x` apparut devant mes yeux esbaudis. Chouette, me dis-je, je revenais à mes anciennes activités qui consistaient à faire parler, sans les torturer, les données.

Après avoir construit un de ces excitants tableaux croisés et surtout dynamiques la vérité des chiffres apparut ainsi :

En l'an 129 après l'invention du cinéma, ou plus prosaïquement en l'année 2024, la France



comptait **2 053** cinémas en activité dont **116** qui ont la bougeotte et qui sont qualifiés d'itinérants.

Toutes les salles comptabilisées, le nombre de **6 239** écrans s'afficha en pied de colonne.

Et combien de fauteuils ? Mazette, **1 128 689** pour près de 70 millions de Français.

Pour ceux qui n'ont pas (encore) abandonné la lecture de cet article, pas d'inquiétude, j'y arrive : sachant, toujours que, pendant cette année 2024, **8 576 380** séances eurent lieu pour **181 M** de spectateurs, une division simple donna **21** spectateurs !

L'éventail reste large : certains cinémas ont plus de 60 spectateurs par séance (ce qui est plus attendu pour les mono-écrans au nombre important de fauteuil), et d'autres n'ont que 7 spectateurs en moyenne ; ce dernier chiffre bas s'explique pour les multiplexes qui ont souvent des salles à faible jauge, mais avec un grand nombre de séances imposées.

Puisque j'ai le détail des entrées, je vous livre quelques informations sur les cinémas de l'unité urbaine de Bordeaux.

Nom	Commune	Écrans	Fauteuils	Séances	Entrées par semaine	Spectateurs par séance	Entrées 2024	Entrées 2023
UGC CINE CITE	Bordeaux	18	2731	30 735	12715	22	673 879	625 504
MEGA CGR	Villenave-d'Ornon	15	3167	29 632	11591	21	614 316	633 570
MEGARAMA	Bordeaux	17	2878	30 020	6508	11	344 947	372 321
MEGA CGR LE FRANCAIS	Bordeaux	12	1789	23 237	6232	14	330 283	334 127
UGC TALENCE	Talence	12	2403	19 281	5560	15	294 665	296 903
UTOPIA	Bordeaux	5	553	8 400	5312	34	281 533	274 750
MEGARAMA PIAN MEDOC	Le Pian-Médoc	6	1079	9 889	4214	23	223 364	218 491
<b>J.EUSTACHE</b>	<b>Pessac</b>	<b>5</b>	<b>767</b>	<b>7 153</b>	<b>4200</b>	<b>31</b>	<b>222 599</b>	<b>212 238</b>
UGC CINE CITE BASSINS A FLOT	Bordeaux	13	2394	21 951	4193	10	222 232	217 467
MERIGNAC CINE	Mérignac	4	1036	6 939	3914	30	207 436	195 670
GRAND ECRAN	Sainte-Eulalie	8	1301	11 726	3804	17	201 612	206 102
LA VILLA MON CINE	Saint-André-de-Cubzac	6	951	10 795	3674	18	194 747	187 262
L'ETOILE	Saint-Médard-en-Jalles	3	1072	3 232	1553	25	82 330	81 977
COMPLEXE LE REX	Cestas	2	544	2 672	891	18	47 235	40 566
LA LANterne	Bègles	2	365	2 669	899	17	44 950	34 819
COLONNES	Blanquefort	2	339	2 474	676	13	33 106	34 520
ESPACE CULTUREL GEORGES BRASSENS	Léognan	1	349	680	331	23	15 876	15 934
JEAN RENOIR	Eysines	1	169	574	308	26	15 110	13 697
CENTRE SIMONE SIGNORET	Canéjan	1	383	155	184	46	7 162	6 999
FAVOLS	Carbon-Blanc	1	196	190	121	27	5 201	6 690
L'ENTREPOT DES JALLES	Le Haillan	1	480	252	111	19	4 885	4 447

# Métamorphoses

## *Esméralda & Progrès Travé*



Placée sous le thème des « **Métamorphoses** », la **26<sup>e</sup> édition du Mois du film documentaire** nous invite, durant tout le mois de novembre, à explorer les changements qui nous traversent. Qu'il s'agisse d'évolutions intimes, de mutations collectives ou de bouleversements historiques et environnementaux, chaque récit nous confronte à l'idée que rien n'est figé. Tout se transforme, se réinvente, parfois même se déconstruit.

Partons à la découverte des transformations qui façonnent nos vies et nos sociétés avec des films touchant à des thèmes variés tels que l'art, la politique, l'environnement et la santé. Un regard essentiel sur notre monde contemporain.

### **Toute la richesse du documentaire**

Avec plus de **2 300 structures** de diffusion à travers la France, c'est un événement unique qui illustre toute la richesse du documentaire ! Car la diversité des formes et des écritures de chacun des films programmés rend compte de la richesse de la création, une création en mouvement constant. Les cinéastes inventent sans cesse de nouvelles façons de raconter le réel. Des avant-premières, des films récents ou de

patrimoine, œuvres françaises ou étrangères, courts, longs ou moyens métrages.

Mais l'événement Mois du doc ne se limite pas au spectacle offert par les films : il propose une multitude de projections suivies de débats et d'ateliers. Il constitue un espace d'échanges enrichissants où le public et les cinéastes peuvent dialoguer, approfondissant ainsi la compréhension des œuvres. Plus de 1 000 cinéastes sont représentés cette année et une grande partie d'entre eux sillonnent les routes de France pour aller à la rencontre des publics.

### **Et au Jean Eustache ?**

Vous pourrez découvrir les métamorphoses de paysages pyrénéens du nord de l'Espagne avec le film *Atlas Oculito, le peuple de l'eau*, en présence de la réalisatrice et artiste plasticienne **Anne-Laure Boyer**.

Ce documentaire est tourné en Espagne où des centaines de villages ont été noyés sous des lacs de barrages hydrauliques, de la période franquiste à nos jours. Villages perdus, effacés des cartes, devenus mythiques. Le film explore l'imaginaire de ce « peuple de l'eau ». Parcourant les paysages transformés, recueil-

lant les souvenirs et les récits de résistance des habitants, retrouvant des images d'archives, la réalisatrice révèle peu à peu un atlas caché, occulté. Et en une nouvelle métamorphose, elle rassemble la mémoire éclatée des habitants au sein d'un village symbolique en argile, pétri de ses mains d'artiste plasticienne.



La projection sera suivie d'une rencontre avec la réalisatrice **Anne-Laure Boyer** et **Rémy Berkovitz**, géographe, paysagiste, enseignant à l'école d'architecture de Bordeaux.

La séance est organisée par **CinéRéseaux** en partenariat avec **Les Arts au Mur** artothèque de Pessac, qui propose une exposition d'œuvres en résonance avec la thématique dans hall du cinéma.

**Rendez-vous le vendredi 7 novembre à 20 h 30 au cinéma !**



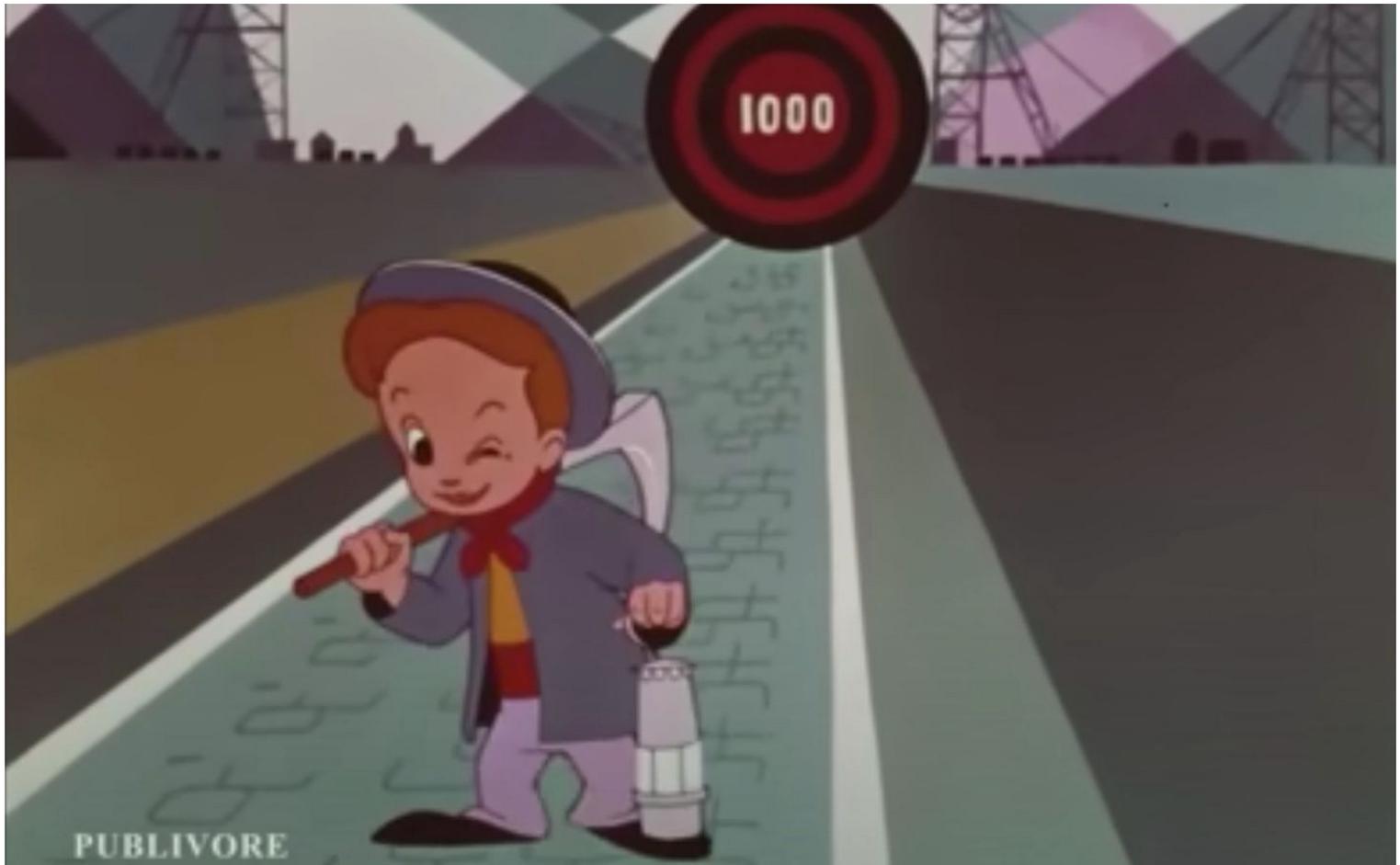
**Anne-Laure Boyer** ouvre des passages dans les labyrinthes du temps, en travaillant avec les souvenirs, les récits et l'imaginaire des lieux. Sensible à la question du déplacement forcé, elle a réalisé des créations consacrées à la mémoire des personnes déplacées par des grands travaux, des guerres ou des exils. Ses films, ses dessins, ses installations sont comme des paroles rhizomes, qui disent notre humanité commune à sauver de la destruction. Son travail se déploie sur du temps long, en lien étroit avec des territoires, à travers des commandes publiques et des résidences, conçues comme espaces d'échange et de rencontre.

En résidence d'artistes à la Villa Valmont, Maison des écritures et des paysages à Lormont, elle prolonge actuellement son travail sur les mondes engloutis par l'écriture d'un livre et la création céramique d'un village symbolique. Une de ses œuvres fait partie du fonds de L'Artothèque de Pessac **Les arts au mur**.



# ALLO ! BALZAC 00 01 ?

## *Hélène Hanusse*



Balzac 00 01, la cible, les terrils, le gamin espiègle à l'accroche-cœur... Un vrai coup de pub !

Magistral inventeur, homme aux mille ressources, Jean Mineur, tour à tour livreur de bière, conducteur de poids lourds, placeur d'annonces de porte-à-porte dans *Le Progrès du Nord*, devient rédacteur dans le même journal. En 1924, il n'a que 22 ans, une inspiration géniale le propulse vers un nouveau métier. Il a l'idée lumineuse de remplacer les rideaux-réclames, grandes toiles peintes à la gloire des commerçants ou industriels de la ville, par de petits films publicitaires au moment de l'entracte. Sa ville, c'est Valenciennes ; son pays, les mines... Son nom, Mineur, semble prédestiné. Quel bon augure ! Ayant fait ses griffes dans le Nord, il réussit à convaincre d'autres

exploitants de salle et crée en 1927 l'Agence Générale de Publicité, puis abandonne peu à peu les rideaux-réclames sans avenir, selon lui. En 1934, il lance sa propre société de films publicitaires : *Publicité et Films Jean Mineur*. À lui Paris et les Champs-Élysées.

Autre coup de maître : il obtient, à force de persévérance, ce fameux numéro de téléphone qui fait tilt, Balzac 00 01 (le 1000 de la cible) et provoque encore de nos jours un réflexe pavlovien chez les spectateurs. Homme d'affaires autant que de communication, il invente un concept simple mais efficace.

Cependant, même si Jean Mineur figure comme l'un des pionniers de la publicité filmée, le véritable ancêtre du film publicitaire date de 1898 avec « Sunlight », une ode à la lessive des frères Lumière, où l'on voit Ma-

dame Lumière et sa domestique plonger allègrement les mains dans un baquet d'eau savonneuse. Imagination et humour... en 1905, c'est une femme nue qui, en quelques secondes coquines, fait la promotion des pâtes Pol. On la voit jaillir d'un paquet en dansant, les bras dégoulinant de pâtes, telle la Vénus de Botticelli émergeant d'un coquillage

À cette époque, les films muets sont projetés dans les cirques par les forains ou dans des cercles privés. Mais dès la Première Guerre mondiale et surtout grâce à l'essor du cinéma parlant en 1928, les salles parisiennes diffusent des embryons de films publicitaires. Avec enthousiasme, Jean Mineur se lance dans la bataille. Il systématise l'organisation du métier de régisseur publicitaire ; on voit alors fleurir les publicités où se régalaient les acteurs, comme Fernandel vantant les mérites de *Du bonnet*. Il faut dire que la société de consommation offre un vaste champ de produits à promouvoir et le cinéma publicitaire trouve dans ces comédiens des têtes de gondole.



Le mineur de Lucien Jonas 1934

Jean Mineur a voulu rendre hommage à sa région en choisissant un mineur comme marque de fabrique de sa société. Il adopte alors le dessin (*La Gueule noire*, 1934) qu'un ami du Nord, le peintre Lucien Jonas, a réalisé à la demande de la Banque de France pour illustrer le billet de 10 francs. Le portrait d'un piqueur âgé, charbonneux et épuisé, agrippé à un pic et coiffé d'un casque en cuir bouilli, semble bien misérabiliste.

Haut les cœurs ! On rajeunit alors le mineur en 1952, époque de la reconstruction et de l'espoir. À la demande de Jean Mineur, son collaborateur Lucien Champeaux métamorphose ce personnage qui nous fait maintenant un clin d'œil et arbore lui aussi la panoplie, pic et lanterne, sur un fond géométrique de terrils et de chevalements. Le petit piqueur, quasiment un gamin, vise une cible et envoie son pic en plein dans le mille – 0001 inversé –, toujours accompagné du même indicatif sonore, une ritournelle entêtante. Une mascotte est née. Qu'importe si elle paraît bien anachronique 70 ans plus tard ! Tout le monde la reconnaît, mais Jean Mineur veut éviter la lassitude du public. En 1962, Sempé fait rater sa cible au petit piqueur... panique chez les spectateurs ! Une autre fois, le mioche à la pioche est couronné par une vache !

Les films publicitaires se sont épanouis après la guerre et l'on assiste au mariage de raison (économique) de *Publicité et Film* avec *Pathé Cinéma*. L'heureux couple donne naissance à la société *Publicité Pathé Cinéma Jean Mineur* qui va gérer en exclusivité la distribution de ces films dans les salles exploitées ou sous licence avec Pathé. Les deux autres grandes régies publicitaires se partagent le reste du gâteau, *France Écrans* sur les écrans des salles UGC, *Cinéma et Publicité*, affilié à Havas, dans les salles exploitées ou sous licence avec Gaumont. Il ne reste plus que quelques miettes pour les petites sociétés.

Les années passant, un autre concurrent, la télévision, rend plus difficile le travail des régies publicitaires et, en 1971, Jean Mineur se résigne à fusionner avec *Cinéma et Publicité* pour fonder *Médiavision*. Il perd alors la mainmise sur son emblème qui disparaît jusqu'en 1982, mais le public le réclame. Sous sa pression, *Médiavision* cède... Notre petit mineur revient de loin !

La nouvelle société conserve la mascotte et le numéro de téléphone ; par contre, le décor de terrils et chevalements disparaît dix ans plus tard, conséquence de la mort annoncée des mines dans le Nord-Pas-de-Calais. Il ne reste que la *barrette* (le casque) et le pic ! Encore une fois, notre petit mineur l'a échappé belle. Il continue de sourire... en relief maintenant, grâce à la technologie Imax.

Quant à Jean Mineur, depuis 1985, il repose à Cannes au cimetière du Grand-Jas. Sur sa tombe sont gravées ses dernières coordonnées : « Eden 00 01 ».



Jean Mineur



**Collaboration à ce numéro :**

*Claude Aziza  
Hervé Bry  
Hélène Hanusse  
Michèle Hédin  
Marie-José Fernandes  
Philippe Frontier  
Christiane Gardenal  
Michelle Largeteau  
Patrick Servel  
Céline Thibaut  
Esmeralda Travé  
Progrès Travé  
Catherine Vincent*

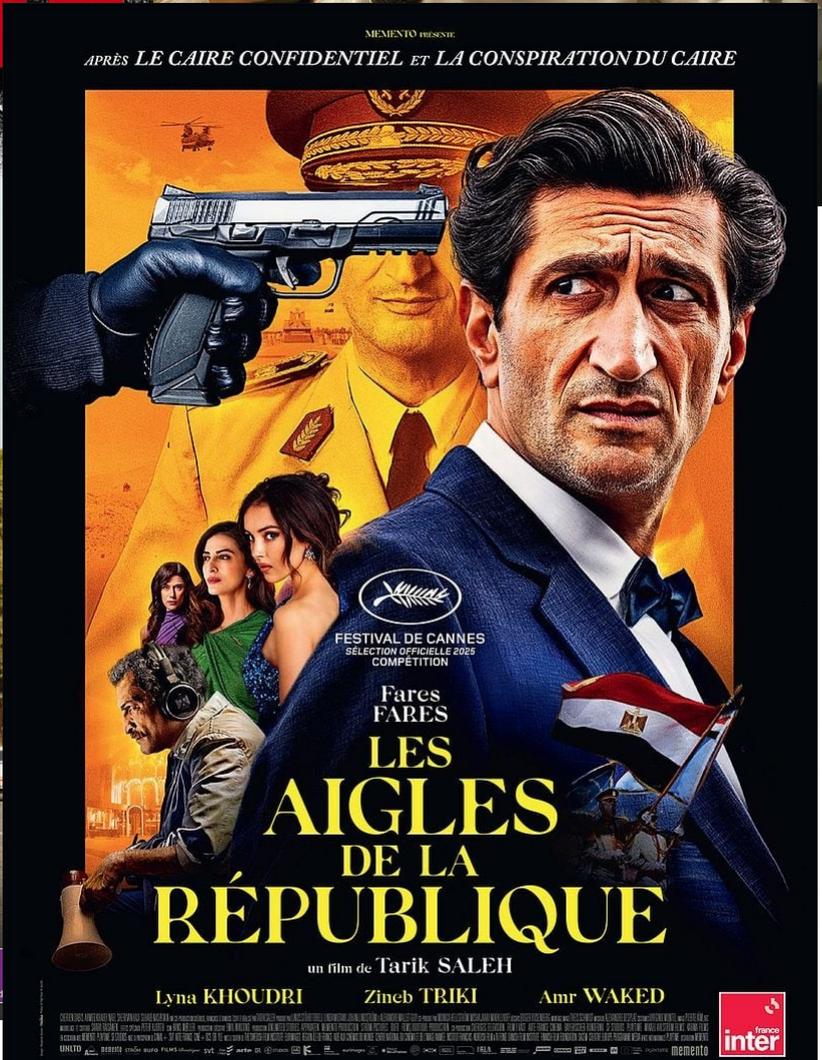
**Coordination :**  
*Michèle Hédin*

**Mise en page :**  
*Patrick Servel*

**Direction de la publication :**  
*Jean-Marie Tixier*

**Contact :**  
✉ [leustachedencre@orange.fr](mailto:leustachedencre@orange.fr)

# Prochainement sur nos écrans du Cinéma Jean Eustache



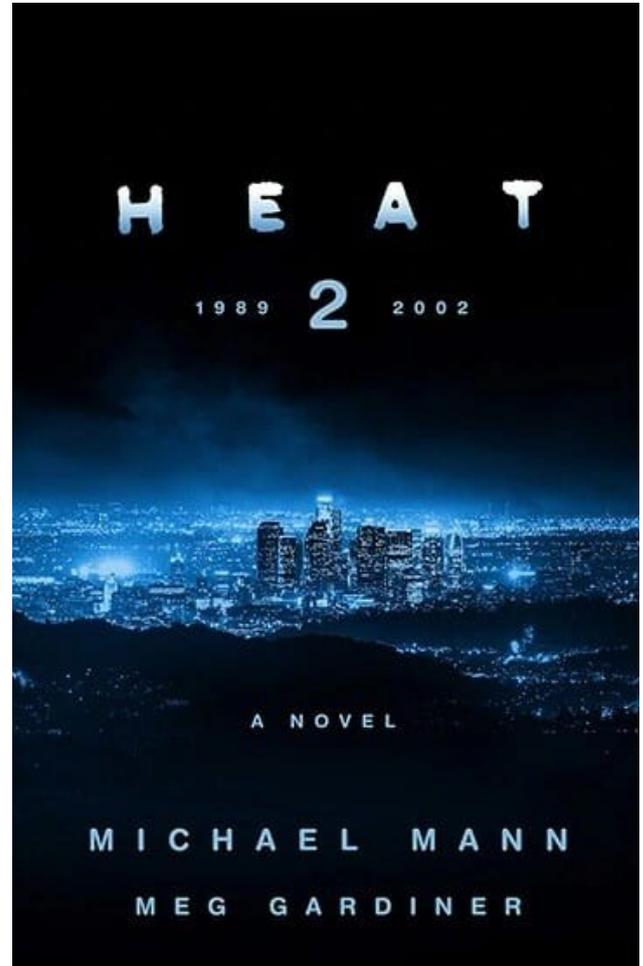
# Le photoscope de Catherine

Catherine Vincent

## MICHAEL MANN



Prix Lumière 2025



Heat 2, suite pour 2027